

Technical and Bibliographic Notes / Notes techniques et bibliographiques

The Institute has attempted to obtain the best original copy available for scanning. Features of this copy which may be bibliographically unique, which may alter any of the images in the reproduction, or which may significantly change the usual method of scanning are checked below.

- Coloured covers /
Couverture de couleur
- Covers damaged /
Couverture endommagée
- Covers restored and/or laminated /
Couverture restaurée et/ou pelliculée
- Cover title missing /
Le titre de couverture manque
- Coloured maps /
Cartes géographiques en couleur
- Coloured ink (i.e. other than blue or black) /
Encre de couleur (i.e. autre que bleue ou noire)
- Coloured plates and/or illustrations /
Planches et/ou illustrations en couleur
- Bound with other material /
Relié avec d'autres documents
- Only edition available /
Seule édition disponible
- Tight binding may cause shadows or distortion
along interior margin / La reliure serrée peut
causer de l'ombre ou de la distorsion le long de la
marge intérieure.

- Additional comments /
Commentaires supplémentaires:

L'Institut a numérisé le meilleur exemplaire qu'il lui a été possible de se procurer. Les détails de cet exemplaire qui sont peut-être uniques du point de vue bibliographique, qui peuvent modifier une image reproduite, ou qui peuvent exiger une modification dans la méthode normale de numérisation sont indiqués ci-dessous.

- Coloured pages / Pages de couleur
- Pages damaged / Pages endommagées
- Pages restored and/or laminated /
Pages restaurées et/ou pelliculées
- Pages discoloured, stained or foxed/
Pages décolorées, tachetées ou piquées
- Pages detached / Pages détachées
- Showthrough / Transparence
- Quality of print varies /
Qualité inégale de l'impression

- Includes supplementary materials /
Comprend du matériel supplémentaire

- Blank leaves added during restorations may
appear within the text. Whenever possible, these
have been omitted from scanning / Il se peut que
certaines pages blanches ajoutées lors d'une
restauration apparaissent dans le texte, mais,
lorsque cela était possible, ces pages n'ont pas
été numérisées.

La Revue Canadienne publie un Album littéraire et musical, paraissant tous les mois, par livraisons de 32 pages de matières littéraires et 4 pages de musique. Les douze livraisons de l'année contiennent la matière de 10 volumes ordinaires.

ON S'ABONNE :

À Montréal, AUX BUREAUX No. 15, RUE ST-VINCENT.

À Québec, CHEZ M. F. X. JULIEN, MAISON DE LA CORPORATION.

La Revue Canadienne

DU MONDE POLITIQUE, RELIGIEUX, LITTÉRAIRE, INDUSTRIEL, ET COMMERCIAL.

LOUIS. O. LETOURNEUX, RÉDACTEUR EN CHEF.

Education.

Industrie.

Progrès.

PARAISANT LES MARDI ET VENDREDI

CONDITIONS D'ABONNEMENT (Payable d'avance)

Abonnement au Journal semi-hebdomadaire seul... \$1 00
Abonnement à l'Album Mensuel, Littéraire et Musical, seul... \$1 00
Aux deux publications réunies... \$2 00
Tout fait l'année d'avance, et payé en quatre fois.

PRIS DES ANNONCES
Six lignes et au-dessous, première insertion... \$2 00
Deuxième et troisième insertion... \$1 00
Au-dessus par lignes... \$1 00
Toute insertion subséquente, le quart du prix. (Affranchir les lettres.)

PARTIE RELIGIEUSE.

MISSION DES CHANTIERS.

Lettre du R. P. Bourassa, O. M. I. au R. P. Fiset de la même communauté en France.

Longueuil, 15 avril 1847.

Mon cher et révérend Père,

— Suite —

Le 11 janvier, nous quittâmes cette ville pour nous rendre au Lac des Chênes, où se trouvent les premiers chantiers. Soit imagination, soit lâcheté, je vous avouerai franchement que l'idée d'une prochaine entrevue avec ces jeunes gens que je ne connaissais pas, ou plutôt, que je ne connaissais qu'à l'après la malheureuse réputation que leurs égarements passés leur avaient méritée... me fit éprouver pendant quelque temps, je ne sais quel malaise; mais, mon cher Père, vous direz qu'elles furent les impressions qui vinrent m'assaillir à l'approche de la première cabane de Chantier, est chose impossible. Quant j'aperçus cette ancre, ce tombeau, dans lequel il nous fallait prêcher, confesser, prendre nos repas, offrir le saint sacrifice de la messe et dormir, j'en fus presque malade. Ces édifices, de je ne sais quel ordre, ne s'élevaient pour l'ordinaire qu'à environ quatre ou cinq pieds de terre. Ils n'ont qu'une issue, encore est-elle si basse que pour y passer, il faut s'y courber comme un octogénaire ramassant une épingle; précaution toujours nécessaire, autrement le haut de la porte, en vous heurtant le front, vous avertit bientôt que pour y passer, tout dignitaire doit auparavant déposer sa grandeur. Une fois entré, entre le salon, la salle et le cabinet, le choix est bientôt fait. La première chose qui frappe le nouveau-venu, c'est un énorme foyer bien alimenté, dont la flamme s'élève à plusieurs pieds. Une ouverture pratiquée au toit permet à la fumée de sortir quand elle le juge à propos: c'est tout à la fois, la fenêtre et la cheminée. Tout autour du feu sont rangés nos chers jeunes gens, causant et s'amusant ensemble. Quoiqu'en général, nous soyons divisés d'opinion, ils ont quelquefois si surpris de notre arrivée inattendue, et tout à la fois si frappés de cette pensée: — Les prêtres dans notre chantier!... que tout stupéfaits, ils nous laissent entrer sans trop se mettre en peine de nous témoigner s'ils sont bien aises ou non de nous voir... Leurs larges épaules, leur maintien noble et assuré, joint à un certain air d'indépendance, nous annoncent d'avance que les arguments faits à coups de poing ne les embarrasseront guères: aussi bien loin de prélude par ce mode d'argumentation, avouons nous, en les abordant, de les saluer le plus amicalement possible, en échangeant de grosses poignées de main... Ces premières démonstrations de joie et d'amitié terminées, en attendant le souper, on cause amicalement sur des sujets plus ou moins graves. C'est là surtout le moment de mettre en pratique ce grand conseil de St. Paul, se faire tout à tous, pour gagner à Dieu des cœurs qui ne l'ont que trop longtemps méconnu.

Cependant tout occupés à nous préparer à souper, le cook, qui a mission pour cela, et qui en a les insignes largement marqués au front, dépose sur le quarré du foyer un plat de lard bouilli, un autre de patates, enfin une tasse de lait complétant le service, et gaiment il nous annonce que tout est prêt. Nous nous mettons à table et nous mangeons d'assez bonne appétit. Nos jeunes gens qui nous voient user des mêmes mets qu'eux, et avec les mêmes cérémonies qu'eux à peu près, seulement un peu plus gauchement, en sont tout heureux, et nous font voir qu'ils savent apprécier nos sacrifices.

Après cette instruction, la prière du soir est immédiatement suivie d'un examen détaillé sur les commandements.

que lorsque tout le monde est passé; c'est ce qui termine notre journée... Nous gagnons alors le lit. Il est le même que celui du missionnaire sauvage... C'est un de nos jeunes gens qui nous cède son grabat. Après une journée si bien employée, le sommeil est doux et paisible, seulement un peu court... A quatre heures et demie, ou cinq heures et demie le plus tard, il faut se lever après un repos de trois heures au plus. La toilette terminée, nous dressons l'autel, puis se fait la prière à la suite de laquelle on chante des cantiques jusqu'à la messe.

Ces jeunes gens qui généralement étaient il n'y a que 3 ans, l'objet du dégoût et du mépris public dans Québec, Montréal et Bytown; ces jeunes gens que l'on croyait presque incapables d'amendement, vous eussent bien édifiés, mon cher père, durant le saint sacrifice, par leur tenue recueillie et modeste. Dans les beaux cantiques qu'ils chantaient au Dieu de miséricorde, leurs voix avaient quelque chose de touchant et de solennel qui allait jusqu'au cœur. Mettez-vous à notre place, et faites-vous, s'il est possible, une idée de ce qui se passait dans notre âme, au moment si redoutable de l'élévation: nos jeunes gens humblement prosternés, le front jusqu'à terre, adoraient avec amour le Dieu trois fois saint, qui, peu de temps auparavant, était l'objet de leurs détestables blasphèmes.

Après la messe, nous leur donnons encore quelques avis sur la persévérance, l'économie chrétienne, et les moyens d'y parvenir, comme la tempérance, la fuite des occasions et la prière. Nous voyons avec plaisir la société de tempérance faire des progrès parmi nos jeunes gens. Si une certaine crainte de fausser leur promesse en retient encore quelques uns, ce n'est que le petit nombre; encore ce petit nombre poussé par le désir de rentrer dans cette société, commencent déjà à s'exercer à pratiquer la tempérance. Voilà, mon cher père, comme nous procédions dans tous les Chantiers, que nous avons visités durant les trois mois que dura notre mission. C'est un ministère assez singulier, comme vous voyez; tous les jours nouveaux visages, nouvelles cabanes, nouveaux cœurs à soulager et à guérir. Il y aurait quelque chose d'accablant dans cette perpétuelle monotonie, si nous n'évoquions à l'esprit les efforts que nous avons faits, et les succès que nous avons obtenus. Ces grâces, qui sont certainement extraordinaires, s'expliquent facilement, quand on connaît les généreux sacrifices qui les ont mérités. Plusieurs de ces jeunes gens ont fait quelquefois des cinq et des sept milles après leur journée, pour avoir la consolation de voir le prêtre et de recevoir ses charitables conseils. dix-huit d'entre eux ont marché quinze milles par des chemins affreux et une pluie battante pour venir nous trouver, et passer une partie du dimanche avec nous. Qu'on apprenne donc à mieux juger nos jeunes gens de Chantiers, et à leur porter un intérêt qu'ils méritent sous tant de rapports. S'ils ont leurs défauts, il faut avouer qu'ils ont aussi à un degré bien éminent la foi et la bonne volonté.

Dieu, contre Jésus-Christ, en nous donnant tous au diable, et lui-même, bien entendu, par-dessus le marché. Notre retour arrêta sa langue coupable. Malheureusement nous n'avions pas entendu ces horreurs. Nous continuâmes à le traiter avec la même bonté que les autres. Le moment des confessions arrivé, notre blasphémateur se retire à l'écart, et ne paraît plus le reste de la veillée. Son tour arrive de se confesser; il refuse de le faire. Mais, mon Dieu, pourtant, ça lui aurait fait tant de bien! Je vais le trouver; je lui parle avec force... "Mon état est trop affreux, me dit-il, en jetant sur moi un regard abattu; vous en auriez horreur!" Je m'efforce de lui prouver le contraire; je lui rappelle surtout les miséricordes de Dieu. Il ne me répond rien. "Est-ce que mes paroles vous fatiguent," lui dis-je alors un peu ému. "Au contraire, mon Père, je sens qu'elles soulagent mon âme; mais pour me confesser aujourd'hui, je ne puis m'y résoudre." Voyant alors que je ne gagnais rien sur la cœur de cet infatigable, je le quittai. En repassant au même endroit, un mois et demi plus tard, il n'y était plus. Après avoir édifié pendant un mois ses compagnons, par la fuite de tout ce qui les avait scandalisés auparavant, il était parti pour sa paroisse, afin de s'y fixer et d'y travailler à son salut.

(A continuer.)



LA REVUE CANADIENNE.

MONTREAL, 21 MAI, 1847.



NOUVELLES D'EUROPE.

ARRIVÉE DU BRITANNA,

(15 Jours plus tard)

Le Steamer Britannia parti Liverpool le 4 mai est arrivé à Boston le 14 matin et la malle anglaise est arrivée en cette ville avant hier à 11 h. A. M. faisant le trajet entre Liverpool et Montréal en 15 jours sement.

Les nouvelles Européennes sont pas sans importance.

Le ministère Russell, si on peut juger par le ton de la presse anglaise, ne conserver longtemps ainsi la confiance du public. Il s'est montré dans plusieurs occasions aveugle des exigences de sa position et des circonstances. Lord John Russell commet encore ces fautes qui ont amené sa chute après le passage du Bill de réforme; au lieu de soigneusement ses principes politiques, il vacille, concilie tous les intérêts et se laisse conduire par les intérêts de cliques. On blâme beaucoup sa conduite sur la question de l'éducation au lieu de mettre toutes les secètes et classes réunies sur un même pied, il maltraite les riches, comme si l'intolérance pouvait produire quelque bien à la nation.

L'embarras de la Banque d'Angleterre et du monde commercial et financier continue. Les espèces sortent du pays, and désespoir des capitalistes.

Les projets d'émigration Ise sont abandonnés. Le gouvernement dit plus que jamais déterminé à ne pas laisser cette émigration, mais bien de la lui même et aux efforts des propriétaires irlandais. Lord Lincoln ayant fait motion dans l'assemblée des communes pour une adresse à J. aux fins de s'enquérir des moyens de donner qu'on pourrait adopter subsidiairement améliorer la condition de l'Irlande, Lord Intima sa détermination d'opposer toute investigation, comme inutile et dit que la ; rejeterait la proposition. L'opinion en Angleterre et en Irlande est contre-objet d'émigration en bloc et de colonisation.

Les prix de la fleur et des blés ont subi des fluctuations fréquentes depeze jours. Les derniers prix quotés sont sur la fleur américaine. Blé rouge, 3m10s. 6d. à 11s. 9d. Blanc de 12s. à 13m 10s. nous donnons plus bas les dix cent.

croit que l'émigration sera bien moindre qu'on s'attendait d'abord, vu les prix très élevés du fret, £3 par tête, net au vaisseau seul. La fièvre décime la population Irlandaise, ses ravages sont affreux. Un correspondant écrit au Times de Londres: La mortalité est considérable, mais il n'y a pas que les pauvres qui en sont les victimes, elle s'étend et frappe les classes aisées. Dans les derniers six mois, il est mort dans ce comté 1257 personnes.

Du 18 au 25 avril 228 personnes ont été enterrées dans un cimetière de Cork. La santé d'O'Connell déclinait rapidement aux derniers nouvelles. Une conspiration diabolique contre le pape vient d'être découverte; c'est l'ambassadeur français, dit-on qui le premier en a donné avis au gouvernement Pontifical, et a communiqué les noms des conspirateurs. Leur intention était d'assassiner Pie IX lorsqu'il donnerait audience à l'un d'entre eux chargé de le tuer. Un capucin se présenta à l'audience, Sa Sainteté demanda son nom, et le trouvant sur la liste des conspirateurs le fit arrêter. On trouva sur lui une paire de pistolets chargés et un poignard empoisonné.

Le Great Britain a passé les tempêtes de l'hiver sans trop souffrir, on espère enfin pouvoir le remettre à flot.

Les procédés du comité nommé pour faire rapport sur les lois de navigation, excellent beaucoup d'entière en Angleterre. D'après le sentiment qui existe dans le Parlement et les opinions bien connues des membres de ce comité, on semble n'entretenir aucun doute que leur rapport recommandera l'abrogation totale de ces lois. Jusqu'à présent la preuve tend à établir que ces lois embarrassent le commerce des deux mondes sans profit aucun, même pour les intérêts maritimes et commerciaux.

Les états des revenus et des dépenses de l'Angleterre pour l'année expirée le 5 avril, sont publiés:

Table with 2 columns: Revenues and Dépenses. Revenues: £54,493,761 19 10. Dépenses: £42,765,191 3 8.

Un apparence de la récolte dans le Royaume-Uni est favorable. La végétation avance rapidement. Les blés, patates et avoines promettent.

ANGLETERRE. CHAMBRE DES LORDS.

Séance du 26 avril. L'ordre du jour est la seconde lecture du bill qui fixe à dix années la durée du service dans l'armée. Ce projet de loi, bien qu'appuyé par le duc de Wellington et éloquentement défendu par le comte Grey, a néanmoins rencontré une vive opposition, et le vote n'a offert au ministère qu'une majorité de 14 voix sur 204 votants.

Séance du 29 avril. Lord Brougham présente une pétition des habitants de Liverpool qui se plaignent de nouveau de l'émigration toujours croissante des pauvres Irlandais dans leur ville. Ils demandent que le gouvernement prenne des mesures pour secourir les pauvres d'Irlande par tous autres moyens que ceux proposés par la loi aujourd'hui en discussion. Le noble lord demande si le gouvernement se propose d'adopter enfin des moyens efficaces pour délivrer le pays du fardeau que fait peser sur lui le paupérisme irlandais. Le marquis de Lansdowne répond qu'il ne croit pas que le gouvernement soit préparé à présenter un projet de loi tel que le réclame lord Brougham.

Le marquis de Lansdowne propose ensuite la seconde lecture du Poor Relief (Ireland) Bill qui est adoptée après une discussion à laquelle prennent part plusieurs membres et entre autres l'archevêque de Dublin qui trouve l'occasion de remercier les souscripteurs de l'Angleterre, des Etats-Unis, et du Canada de leurs généreuses offrandes.

CHAMBRE DES COMMUNES

Séance du 26 avril. Sir William Molesworth propose comme amendement au projet de la loi d'indemnité à accorder à l'éducation publique que tout projet qui exclura l'église catholique de sa part de l'indemnité, en rendant obligatoire l'enseignement des écritures d'après la version autorisée, soit mis au néant. Cet amendement est rejeté par une majorité de 181 voix sur 225 votants.

Le chancelier de l'échiquier propose que la Chambre se forme en comité pour voter un prêt aux compagnies de chemin de fer irlandais.

Ce projet consiste à avancer une somme de £620,000 aux trois compagnies qui avaient souscrit aux conditions posées par les commissaires des prêts. Les compagnies auxquelles il se propose de faire des avances sont: le Great South Western £500,000; le Waterford et Kilkenny £284,000 et le Dublin et Brogheda £16,000.

M. Hume s'oppose à l'adoption du projet à raison de l'état déplorable dans lequel se trouvait la Bourne.

La discussion qui s'éleva ensuite met au jour des détails intéressants sur l'état financier de l'Angleterre. La suite des débats est renvoyée au lendemain.

ANGLETERRE. — Le comte de Beborough, lord-lieutenant d'Irlande est attaqué d'une hydrophobie de poitrine. La maladie a pris un caractère fort alarmant.

Un tunnel de près de 200 yards de longueur, et qui passe sous Bar-street, à Southampton, servant à la ligne du chemin de fer de cette dernière ville à Dorchester, s'est écroulé le 23 avril dernier. Personne n'a été blessé.

La Reine a tenu un levee, mercredi après-midi, dans le palais de St. James. Les noms des personnes présentées à la réception royale occupent trois colonnes des journaux du matin.

Les free-traders de Bordeaux ont adressé un mémoire à Lord J. Russell, dans lequel ils demandent une réduction sur les droits d'entrée des vins français. La presse anglaise, en rendant compte de cette pétition, exprime le désir qu'elle soit favorablement accueillie. Le Morning Chronicle ajoute même que la réduction des droits d'entrée sur les vins ne peut manquer d'être prochainement l'objet d'un sérieux examen de la part du gouvernement. Cette observation, faite par un journal qui reproduit ordinairement la pensée ministérielle, peut faire espérer que le vœu des free-traders de Bordeaux, qui ont aussi celui des autres contrées vignicoles de France, ne tardera pas à être accueilli, et qu'une réduction notable sur les droits d'entrée donnera une extension beaucoup plus considérable à l'exportation des vins français en Angleterre.

On trouve dans un document présenté à la Chambre des communes, une statistique curieuse du nombre des ouvriers employés dans les manufactures, pour l'Angleterre, l'Irlande et l'Ecosse.

Table with 2 columns: Fabriques de coton and de laine. Total: 544,876.

La police de l'Angleterre (non compris l'Ecosse et l'Irlande) se compose de 100,008 hommes.

On a reçu la nouvelle de la mort du lieutenant-colonel sir Walter Scott, Baronnet. Sir Walter était le fils aîné de l'auteur de Waverley et âgé de 46 ans. Il est mort au cap de Bonne-Espérance des suites d'une dysenterie. Il revenait de Madras en Angleterre.

La tranquillité la plus parfaite règne dans le Punjab, et rien ne fait présager de nouveaux troubles; ceux du pays de Hazarah ont été apaisés.

Akhar-Khan, fils de Dost-Mohammed-Khan, est mort.

Le Scinde est parfaitement tranquille, et l'état sanitaire est satisfaisant. Des mécontentements et des troubles continuent à agiter les possessions du Nizam et le pays de Goomoor.

Sir Davidge Gould, le plus ancien vicomte d'Angleterre, est mort le 23 avril, à l'âge de 70 ans.

Le duc d'Argyll, pair d'Angleterre, est mort le 26 courant, à l'âge de 70 ans. Le duc d'Argyll descendait de la famille des Campbell d'Ecosse. Un baron de ce nom fut nommé pair au 1445, et le duc d'Argyll porta la date de 1701.

Lord Cowley, ex-ambassadeur d'Angleterre à Paris, est mort mardi 27 avril, à Paris, à l'âge de 74 ans. Lord Cowley, était le frère cadet du duc de Wellington.

Le célèbre agitateur de l'Irlande, O'Connell, est arrivé avant-hier à Valence sur un des bateaux à vapeur du Rhone. Il était accompagné de son fils, Daniel O'Connell, député de la chambre des communes, de son aumônier, d'un médecin et d'un valet de chambre.

Son état de souffrance l'a obligé de séjourner à l'hôtel de la Poste jusqu'à hier matin. A huit heures, une voiture de place l'a ramené avec sa suite jusque sur le port, où il a attendu le passage d'un bateau pour reprendre sa route. Un assez grand nombre de curieux, parmi lesquels on remarquait plusieurs ecclésiastiques, circulaient autour de la voiture pour contempler les traits de l'illustre malade. A l'arrivée du bateau à vapeur l'Argle, O'Connell s'est péniblement acheminé à bord, soutenu par son fils et le capitaine du bateau. Les assistants se sont respectueusement découverts à son passage, et quelques-uns de vive O'Connell sont partis du groupe qui stationnait autour de la voiture.

(Censeur de Lyon)

On écrit de Hong-Kong, 1er mars: "Le 6 du mois dernier, une catastrophe terrible est arrivée dans la baie du chimme (petite station pour le commerce de l'opium, près d'Amoy). Deux navires, l'Omega et la Cavalry,

ont été attaqués par des pirates chinois, qui ont égorgé les capitaines, les officiers et une partie des équipages et enlevé un immense butin. L'opium enlevé de l'Omega, peut être évalué à 70,000 dollars. Les pirates ont aussi pris 40,000 dollars en espèces. La perte de la Caroline en opium et en argent est de 60,000 dollars.

« Les forces navales de la Grande-Bretagne présentent, au 1er avril 1847, un total de sept cents navires de la guerre de toutes grandeurs. Dans ce nombre n'est pas comprise la flotte auxiliaire à vapeur, dont le gouvernement peut disposer en cas de guerre.

« Parmi les sept cents vaisseaux dont je viens de parler, six cent quatre se trouvent à la mer et quatre-vingt-seize seulement sont sur les chantiers. En général, la construction des bâtiments se fait plus vite en Angleterre qu'en France, parce qu'elle n'est pas centralisée dans quatre ou cinq endroits seulement; quatorze ports sont affectés à ces travaux. Les bâtiments qui se trouvent en ce moment sur les chantiers sont de dimensions très variées. Dans le nombre figure dix-sept vaisseaux de ligne, parmi lesquels on remarque le Royal-Albert, de 120 canons, le Prince-de-Galles, le Royal-Frédéric, le Windsor et le Royal-Souverain, de 110 canons. Une observation qui mérite d'être faite, c'est que, tout en développant sa marine de guerre à vapeur, l'Angleterre ne néglige pas sa marine à voiles; vous pouvez en juger par le fait suivant, sur quatre-vingt-seize navires de guerre en construction, on en compte trente-quatre à vapeur; ce sont, pour la plupart, des corvettes et des frégates. Je suis aussi qu'il est question d'une nouvelle augmentation et que c'est un point entièrement arrêté par l'amirauté.

Dans la Chambre des Communes, lord John Russell annonce que Sa Majesté avait ordonné qu'une médaille d'or serait offerte au capitaine Camp, commandant le brick espagnol Emilio, comme témoignage de la gratitude du gouvernement anglais pour la conduite héroïque qu'il avait tenue dans le sauvetage des naufragés du bateau à vapeur le Tweed, sur les roches Alacrens, et qu'en outre une somme de £500 serait mise à sa disposition.

La proposition de la troisième lecture du bill des pauvres d'Irlande a donné naissance à un nouveau débat. La position de ce malheureux pays a été décrite sous les couleurs les plus sombres et la conduite des propriétaires, des fermiers et du peuple en général louée et blâmée tour à tour. Le bill a été lu une troisième fois ainsi que celui qui concerne les propriétés foncières (Landed property, Ireland bill).

Nous avons fait connaître l'état prospère du revenu public dans la Grande-Bretagne. Le progrès qui se manifeste, au milieu de la disette, dans les recettes de l'échiquier prouve suffisamment que les opérations du commerce et de l'industrie se ressentent peu de cet état de choses. Mais la soudaine importation d'une grande quantité de céréales, combinée avec les folies de la spéculation en matière de chemins de fer, a provoqué une crise monétaire qui pèse aujourd'hui fortement sur le crédit.

Le 12 septembre dernier, la réserve de la banque d'Angleterre en espèces ou en lingots d'or et d'argent s'élevait à 16,353,848 livres sterling (environ 417 millions de francs). Le 15 mars 1847, la banque n'avait plus dans ses caisses qu'une réserve métallique de 11,449,461 liv. st. (environ 292 millions de francs). Depuis cette époque, on remarque une diminution nouvelle de sept à huit cent mille livres sterling. En moins de sept mois, la réduction de l'approvisionnement en numéraire dans les coffres de la banque, qui est en Angleterre le réservoir principal, a donc été de cinq à six millions sterling (125 à 150 millions de francs). Cette somme énorme a été exportée en France, en Allemagne, en Russie, et surtout aux Etats-Unis. Supposez que les autres banques et les particuliers aient vu leur réserve en numéraire diminuer seulement de 40 à 50 millions de francs pendant la même période, et il faudra reconnaître que l'exportation métallique a pu s'élever à la somme énorme de 175 à 200 millions de francs.

Sans doute la solidité de la circulation fiduciaire dans le royaume-uni n'est pas pour cela compromise. La banque d'Angleterre possède encore plus de 260 millions de francs en numéraire pour répondre d'une circulation qui ne s'élève pas à 500 millions de francs. Les banques d'Ecosse et d'Irlande possèdent une somme d'espèces qui excède 80 millions de francs, en regard d'une circulation qui représente environ 260 millions.

Mais il devient urgent de prendre des mesures pour réduire ou tout au moins pour tenir en échec l'exportation du numéraire. On n'y parviendra qu'en élevant le taux de l'escompte, et voilà ce que la banque aurait dû faire depuis plusieurs mois. Une banque qui n'a pas serré à propos l'écran de la circulation peut se trouver plus tard dans la nécessité de gêner brusquement et brutalement le commerce, et de provoquer ainsi des catastrophes qu'il eût mieux valu prévenir par un avertissement opportun.

La banque d'Angleterre s'est laissée accluser à une situation difficile, et de là l'énergie tardive qu'elle déploie aujourd'hui. En attendant qu'elle élève le taux de l'escompte, elle a commencé par refuser le papier des meilleures maisons, ce qui a produit une grande sensation dans la Cité. On jugera du taux de l'escompte atteint en Angleterre par le fait suivant. Une banque écossaise vient d'annoncer dans les journaux qu'elle prêterait à 6 0/0 sur dépôt de bonnes valeurs, et elle ne manque pas de demandes.

En 1839, une crise qui n'avait pas la même intensité faillit réduire la banque d'Angleterre à une suspension de paiement. En 1847, la banque résista et fera victorieusement tête à l'orage, grâce à la vigoureuse organisation que lui a donnée le bill de sir Robert Peel.

— Plusieurs organes de l'opinion publique en

Angleterre, s'occupent aujourd'hui de la question de l'admission des fils de famille catholique aux universités de l'Etat, et cette question, à mesure qu'elle mûrit, semble promettre de plus en plus une solution favorable aux catholiques. L'on comprend enfin combien il est insensé de prétendre exclure de l'enseignement public, des jeunes gens qui, plus tard, pourront occuper des sièges au parlement britannique. Ceux-ci d'ailleurs sont devenus trop nombreux pour qu'il soit désormais facile de maintenir contre eux des lois d'exclusion. L'on a fait à ce sujet les rapprochements suivants, qui donnent une idée nette des progrès de l'Eglise catholique en Angleterre. Au commencement du règne de Georges III, l'on ne comptait en Angleterre et en Ecosse que 60,000 catholiques; en 1821, un dénombrement officiel portait déjà ce chiffre à 700,000; en 1842, à 2,500,000; et à la fin de l'année 1745, leur nombre s'était accru jusqu'à 3,380,000.

— Les réparations et agrandissements qui doivent être faits au palais de Buckingham sont estimés à £150,000. Le Parlement a voté dans la session de 1846-47 une première somme de £20,000, et l'on assure que £50,000 seront votées cette année à valoir sur les £130,000 restant.

— Il résulte d'un état officiel présenté à la Chambre des Communes, sur la proposition de M. Moffatt, que les droits payés sur le sucre dans le royaume uni, du 5 avril 1816 au 5 janvier 1847, se sont élevés à £3,091,359.

— Le duc de Broglie, le nouvel ambassadeur français à la cour de Saint-James, doit quitter Paris très prochainement pour occuper son poste. Le comte de Jarnac ne reste pas premier secrétaire d'ambassade. C'est le prince de Broglie, le fils aîné du nouvel ambassadeur, et présentement secrétaire de l'ambassade française à Rome, qui le remplace à Londres.

On dit que le comte de Jarnac est nommé ministre à Berlin, en remplacement de M. de Bourgoing, qui se retire des fonctions publiques.

En Espagne, l'existence du ministère paraît sérieusement menacée à l'occasion des projets de loi dont il a saisi la congrès. Les commissions chargées de leur examen, surtout celles qui ont à prononcer sur les mesures financières préparées par M. Salamanca, sont décidément hostiles au cabinet. M. Olazaga a été reçu deux fois par la reine, et déjà quelques journaux voient dans l'exil de l'hier le chef d'un cabinet, dont le premier acte serait nécessairement la dissolution du congrès. C'est là d'ailleurs une conjecture au moins fort hasardée.

Les nouvelles de Portugal vont jusqu'au 20. Elles représentent la cause de la reine comme perdue, si les secours de l'intervention arrêtée entre l'Angleterre, l'Espagne et la France n'arrivent pas temps. Sa da Bandeira et le comte de Mello étaient devant Lisbonne, et les marins anglais avaient débarqué pour protéger la reine, à qui la gravité des circonstances a arraché une première concession, le changement de ses ministres.

Le différend greco-turc est loin d'être arrangé. Le représentant de l'Autriche à Athènes s'était déclaré pour M. Coletti. A Constantinople la diplomatie autrichienne paraît avoir adopté le parti contraire, et c'est celui que la cour de Vienne aurait, dit-on, approuvé. En même temps des désordres graves ont éclaté en Laconie; nous aurons à revenir sur ce sujet en rendant compte de la discussion qui s'engagera ce soir ou à demain la Chambre des députés, à l'occasion d'un projet de loi relatif à l'emprunt grec.

ROME.—Le 21 avril, le pape a tenu un consistoire secret au Quirinal. Il a ensuite confirmé plusieurs candidats pour l'épiscopat proposés par les gouvernements de France, d'Autriche et de Sardaigne.

M. d'Arcimolles, évêque de Puy, a été confirmé comme métropolitain d'Aix, sous le titre d'archevêque d'Arles et d'Embrun, en remplacement du cardinal Barnet, décédé.

— L'infant don Henri est arrivé à Rome. Il a demandé que le pape bénisse son mariage avec Mlle de Castellar, qui est arrivée aussi, ainsi que son père. Il avait sollicité, dans son voyage, plusieurs évêques de bénir son mariage; ils ont refusé, prétendant qu'ils n'en avaient point le droit. Mais, d'après le droit canonique, le pape, comme chef de l'Eglise et premier vicaire, ne peut lui refuser sa bénédiction s'il se jette à ses pieds avec sa fiancée et s'écrie: Saint-père, nous sommes mari et femme!

La crise ministérielle durait toujours à Rome à la date du 8 avril. Le pape n'avait pas encore accepté la démission du cardinal Gizzi. On prétendait que le cardinal avait fait certaines conditions pour lesquelles il consentait à rester au pouvoir. Une d'elles était, dit-on, le renvoi de plusieurs hauts fonctionnaires. Monseigneur Brunelli, archevêque de Thessalonique et secrétaire de la Propaganda de la Foi, doit se rendre à Madrid en qualité de légat extraordinaire du Pape. Il y vient régler les différends qui se sont élevés entre le Saint-Siège et le gouvernement espagnol.

ESPAGNE ET PORTUGAL.

La reine de Portugal, ayant aux termes du traité de la quadruple alliance, réclamé l'intervention de la France de l'Angleterre et de l'Espagne, ces trois gouvernements se sont empressés de se rendre à ses désirs et de l'assurer de leur coopération respective.

La reine offre aux insurgés une amnistie complète, le rétablissement de la charte, la convocation des cortès et un ministère mixte, composé des hommes modérés des deux partis.

Une partie des équipages des deux bâtiments anglais, d'un brick français et d'une corvette espagnole mouillés dans le Tage, a été débarquée pour concourir à la défense de la reine et de la famille royale, ainsi qu'à la sûreté de Lisbonne, gravement menacée.

La nouvelle de la demande d'intervention est confirmée par le Herald et la correspondance

de Madrid du 19, qui annoncent que quatre mille hommes de troupes espagnoles sont dirigés sur la frontière de Portugal.

Des nouvelles d'Alger, arrivées par voie extraordinaire, annoncent la prise de Bou-Maza. C'est ce fameux schériff qui alluma la révolte qui du Dahra se répandit, en 1845, sur l'Algérie toute entière, et dans laquelle Abd-el-Kader n'eut que le second rôle. Il était aussi gênant pour nous que l'émir lui-même, qui le redoutait comme un rival, après avoir craint de voir apparaître en sa personne l'Antechrist des musulmans, et qui avait fini, assure-t-on, par chercher à le faire assassiner. Après avoir erré depuis plus d'un an parmi les tribus du sud, il venait de rentrer dans le Dahra, où sa présence n'aurait peut-être pas tardé à réveiller le fanatisme des Kabyles de ces montagnes. Il est tombé entre les mains du colonel de Saint-Arnauld, qu'aura sans doute aidé dans cette recherche difficile le capitaine Richard, chef du bureau arabe d'Orléansville. Cette prise est d'une très grande importance. Avec la soumission de Ben-Salem, elle marquera dans l'histoire de notre domination en Afrique.

On dit que Bou-Maza va être envoyé à Paris.

— On a reçu la nouvelle d'un mouvement offensif d'Abd-el-Kader au-delà des Chotts, ou lars sales au midi de Mascara, contre les tribus du petit désert et contre les Ksour, petites villes des oasis de cette région. Le pays où pénétrer en ce moment l'émir a déjà été parcouru plusieurs fois par nos troupes. Une nouvelle expédition, en deux colonnes combinées, allait tout récemment partir pour cette contrée, afin d'en organiser la soumission d'une manière définitive et de ramener sur leur ancien territoire quelques tribus émigrées. Abd-el-Kader paraît avoir voulu prévenir notre expédition pour forcer ces tribus à le suivre au Maroc.

— Le roi vient de faire cadeau à lord Holland d'un magnifique vase en porcelaine de Sévres. Par une attention délicate, S. M. a fait peindre sur un des côtés du vase la maison de Twickenham qu'elle habitait en Angleterre et où elle avait reçu souvent le père de lord Holland, avec lequel elle avait toujours conservé les relations les plus intimes. De l'autre côté du vase se trouve le palais des Tuileries.

Le mari de la reine Christine a été créé duc de Montmorot. Montmorot est un village situé près des mines de sel, achetées par la veuve de Ferdinand VII, qui les fait exploiter. Un mauvais plaisant prétendait hier que la création du nouveau duché ne manquait pas de sel. Il faut voir avec quelle importance parlementaire, M. le baron Séguier procède d'ordinaire à l'entérinement des lettres royales. Avant l'appel des causes, avant la prestation de serment des jeunes licenciés, s'il s'en trouve, l'impétrant endu d'un cil ou baronnisé présent à la barre; Huissier, faites passer à M. l'avocat-général les lettres-patentes du roi pour qu'il en soit donné lecture. Celui-ci, de sa voix la plus solennelle, procède à cette lecture religieusement accueillie par la cour, mais saluée de quelques rires incrédules au banc du barreau: « Le sieur Augustin-Ferdinand Munoz, né à Tarançon, province de Cuenza, le 4 mai 1808, est autorisé à porter de gueules à l'aigle éployé d'argent, chargé en cœur d'une croix de sable. » Par exception, M. Munoz a été dispensé de la prestation du serment. Tout dans la vie de cet homme doit être extraordinaire comme sa fortune.

— Un couple qui n'était pas tout à fait juvénile s'est juré, il y a peu de jours, fidélité aux pieds des autels d'une des églises de Lyon. L'épouse était âgée de 70 ans et l'époux de 84.

— Le bruit court à Châteauroux que Marie Capelle, veuve Lafarge, ayant obtenu remise de sa peine, a traversé, il y a quelques jours, cette ville, se rendant en Limousin.

— La junk chinoise Keying, capitaine Shing-Shing, venant de Hong Kong à Londres, est attendue à Woolwich. Ce navire est le premier de cette nation venu en Angleterre. L'équipage est composé uniquement de Chinois, et au nombre des passagers se trouve une troupe de jongleurs, qui viennent exercer leur talents à Londres. Le Keying apporte des présents de l'empereur de la Chine destinés à la Reine et au prince Albert.

Le major-général Sir Harry Smith est arrivé jeudi à Southampton par le bateau à vapeur péninsulaire le Ripon. Le maire et les aldermen sont venus complimenter en corps le vainqueur d'Alwal. Le général Smith arrive de l'Inde après une absence de 42 ans.

— Mercredi, à trois heures après midi, un événement terrible est venu attrister la ville de Colmar. Deux étrangers se sont suicidés sur la digue de l'Il à Horbourg. C'étaient un homme de trente ans et une jeune personne de dix-huit ans d'une physionomie remarquable. Ils appartenaient à la classe aisée, et semblaient faire un voyage d'agrément. On les a trouvés couchés à côté l'un de l'autre, frappés au cœur d'un coup de pistolet. La position des cadavres, l'existence d'un seul pistolet ont fait connaître que le jeune homme tenait sa compagne dans ses bras lorsqu'il l'a frappée, et, qu'après avoir rechargé son pistolet, il s'est couché près d'elle pour se donner la mort.

— Un crime affreux a été commis la semaine dernière à Mazé, près Beaufort. Un jeune homme nommé Ladubet, mélier dans cette commune, avait formé des projets d'union avec une jeune fille. La famille de celle-ci s'y étant opposée, un funeste dessein s'empara de l'âme d'un jeune homme évincé: il alla attendre, vers les neuf heures et demie du soir, au sortir de l'église, celle qu'il ne pouvait posséder, et lui tira, à bout portant, un coup de pistolet qui l'étendit à ses pieds. Au même instant, et avant qu'on pût s'opposer à son dessein, il se fit sauter la cervelle. La jeune fille blessée par ce furieux est hors de danger. Ce sinistre événement a fait une profonde sensation dans la vallée.

— Une demoiselle Hortense, fille unique d'un riche commerçant du quartier des Lombards, s'est jetée dans la Seine pour échapper à un mariage qui lui déplaisait. Mais poussée vers la rive par le courant, l'amour de la vie a pris le dessus; elle a saisi un des anneaux attachés au mur du quai, et bientôt des mariniers sont venus la recueillir et l'ont rendue à sa famille.

NOUVELLES LOCALES.

CHRONIQUE POLITIQUE.

La mer n'est jamais plus calme qu'à la veille de la tempête; on peut dire la même chose de notre politique. M. Draper avec sa devise: « Corrompre et ne rien faire » semble avoir conjuré les orages. Tout est tranquille mais il règne dans l'atmosphère un air lourd, des vents sinistres et de mauvais augure. Le peuple est ébahi, muet, silencieux à la vue de toutes les turpitudes dont l'administration se souille. Nous touchons à une époque de transition importante. La politique va changer de terrain. Il est impossible de laisser continuer plus longtemps un pareil état de choses, qui nous reporte aux plus mauvais jours de nos luttes pour les libertés constitutionnelles. Le parti réformiste comprend l'immense majorité du peuple canadien et il est gouverné, dominé, par la minorité, ou plutôt par une clique, composée d'hommes sans honneur et sans principes, transfuges de toutes les parties. Jusques à quand cela doit-il durer? Cela dépend entièrement de nous. Il faut nous réveiller de notre engourdissement léthargique. Le grand parti réformiste doit s'organiser et agiter la Province d'un bout à l'autre. Il faut empêcher la renaissance d'un parti oligarchique et ne pas nous laisser piller, exploiter, insulter plus longtemps.

M. Caron vient d'être destitué; nous le félicitons. Il trouvera dans l'estime de ses compatriotes ample compensation pour cette disgrâce.

Quant à la nomination de J. E. Turcotte, à la place de solliciteur-général, c'est une bonne nomination, excellente et parfaitement dans l'ordre, puisqu'il faut des ventrus dans tous les emplois.

M. Joseph, le gendre du feu juge Hagerman est nommé greffier du Conseil exécutif en remplacement de M. E. Parent qui est fait assistant secrétaire provincial. M. Morris est nommé président du Conseil exécutif. M. Sherwood ou Cameron, procureur-général Ouest. M. de Blaquière, orateur du conseil législatif, et M. MacDonald de Kingston receveur-général, et M. Draper juge à Toronto!

La Corporation de Montréal recevra jusqu'au 25 du courant, des applications pour la place de TRÉSORIER DE LA CITE, vacante par la résignation d'Arthur Ross, écuyer.

EMIGRATION.—Une assemblée nombreuse à en lieu à ce sujet mardi dernier, au Palais de Justice de cette ville, sous la présidence du maire. Un Comité d'émigration fut organisé, avec instructions de prendre des mesures immédiates afin d'être prêt à recevoir les nombreux émigrants qui vont arriver; un bureau doit être ouvert à cet effet, près des Quais, sous la direction d'un agent du gouvernement actif et intelligent. Une bâtisse temporaire doit être préparée hors de la ville, pour servir d'hôpital et recevoir les malades. Enfin il faut éloigner de la ville tout ce qui pourrait être préjudiciable à la santé publique, le comité nommé est composé de Ph. A. Ferris, président, MM. John Eadie, écr. trésorier; J. DeWitt, J. E. Mills, John Dougall, S. Mathewson, J. Keller, Capt. Maitland, J. Ferrier, R. Armour, T. Lett, H. Mulholland, E. Minir, J. Sproston, J. Leeming, J. Court, Dr. Beaubien, W. Workman, W. Hedge, avec pouvoir d'ajouter à leur nombre.

EXPOSITION D'HORTICULTURE.— Nous sommes entré un instant hier dans la grande salle du marché Bonsecours où se tenait l'exhibition des fleurs et plantes de la Société d'Horticulture. Nous ne pouvons aujourd'hui entrer dans des détails. Il y avait une collection peu considérable de fleurs, mais elle faisait certainement beaucoup d'honneur aux propriétaires, MM. J. Torrance, G. Desbarats, J. Leslie, Wm. Lunn, D. Davidson, Joseph Savage et notre fleuriste J. E. Guibault.

VAISSEAUX EN QUARANTAINE A LA GROSSE-ILE.— Des vaisseaux arrivés à la Grosse-Ile y sont détenus en quarantaine, plusieurs des passagers étant morts des fièvres durant la traversée. D'autres y ont été débarqués malades.

CHAPEAUX ET CHAUSSURES DE PARIS.— Ceux qui ont besoin de chapeaux ou chaussures élégantes ne sauraient trouver rien de plus élégant que l'assortiment de ces articles importé directement de Paris par la maison Fabre et Cie, 3, rue St. Vincent.

BRASSERIE PIGEON.— Nous pouvons recommander au public la bière Aile-Double et le Porter de l'établissement ci-dessus. Il n'y a rien de supérieur à Montréal.

Le Globe, nous apprend que M. le Solliciteur-général Cameron, a quitté Toronto samedi dernier pour Montréal.

Election de Missisquoi.— Le writ pour cette Election est sorti le 14 du courant. M. le procureur-général Badgley et M. Guy sont les seuls candidats. Le Col. Gully a, dit-on, toutes les chances du succès en sa faveur.

The Colonial Standard.— Tel est le titre d'une nouvelle feuille qui doit être bientôt publiée à Québec, et dont on nous a adressé le prospectus; nous l'avons lu avec un vif plaisir. Le parti libéral a besoin d'un organe en langue anglaise dans le District de Québec, tous les journaux actuels publiés dans cette langue appartenant au parti tory; le Colonial Standard va remplir ce vide, et à en juger par son éloquent programme il le remplira bien. Le prospectus renferme de hautes pensées politiques et des vues larges et profondes.

Nous applaudirons d'autant plus à l'apparition de la nouvelle feuille, que nous avons plus que jamais besoin d'apôtres ardents et zélés des libertés coloniales, qu'on voudrait détruire et fouler aux pieds et que nous touchons à une époque de lutte acharnée entre la majorité populaire de ce pays et la misérable minorité, qui nous pille et nous exploite plus que jamais. Il faut que le peuple du Canada se réveille de sa léthargie et qu'il s'agite s'il ne veut pas voir périr tous ses droits.

NOUVEAU JOURNAL A QUÉBEC.— Un nouveau journal anglais quotidien, spécialement destiné aux intérêts commerciaux vient de paraître dans l'ancienne capitale, sous la direction de MM. St. Michel et Middleton. Le Morning Chronicle appartient par sa politique au parti conservateur.

UNE SUITE D'ACCIDENTS.— La Paroisse de Maskinongé a été affligée la semaine dernière, de plusieurs accidents survenus presque subitement. Vendredi un jeune homme d'environ 12 ans, fils de Louis Fleury, fut tué par un cheval qui lui donna un coup de pied dans le ventre. Samedi, trois enfants s'amusaient à pêcher dans un étang situé près d'une potasserie appartenant à Frs. Boucher, Ecr.; l'un d'eux, âgé d'environ 6 ans, et fils cadet de feu L. Boucher, Ecr. laissa échapper un petit poisson qu'il avait pris; puis tomba à l'eau en voulant le rattrapper; aussitôt un de ces enfants, du même âge, nommé Trudel, se jeta à l'eau pour tâcher de sauver le premier, mais tous deux disparurent aussitôt sous l'eau. Le troisième enfant frère du premier qui tomba à l'eau courut aussitôt pour avvertir; on vint au secours, et on tira les enfants de l'eau, mais le jeune Boucher était noyé, et le jeune Trudel sans connaissance; on parvint cependant à force de soins à ramener ce dernier.

Le même jour, dans la même paroisse, un homme du nom de Savard se brisa la tête en tombant sur un chaudière de fer, au moulin de C. Dunn, Ecr. Puis pour surcroît de malheur, on apprenait, presque en même temps, à Maskinongé la mort d'un jeune homme de 17 ans, fils de Jacques Roy, cultivateur, de cette paroisse, écrasé par la chute d'un arbre, dans le Haut-Canada, et qu'un jeune homme nommé Lemire qui accompagnait ce dernier avait eu une épaule démise par la chute du même arbre.

(Echo des campagnes.)

NOUVELLES DU MEXIQUE.

Les derniers efforts du Mexique semblent devoir se concentrer autour de la capitale. Tandis que Santa-Anna déclare qu'il y a encore entre Puebla et Mexico des Thermopyles où les Américains le trouveront, le gouvernement se borne plus à fortifier les abords mêmes de la capitale: il décrète que toutes les villes voisines devront être mises en état de défense, et désigne les généraux Almonte, Bravo, Rincon et Agra pour diriger les travaux à Tapozatlan, Venta de Cordova, Tepeaca, San-Juan de Teotihuacan, etc. Déjà Almonte est parti pour reconnaître le terrain entre Venta de Cordova et San-Martin-Tesmelucan, et de leur côté cinq autres généraux, parmi lesquels figure don Mariano de Salas se sont mis à la tête des préparatifs qui se poursuivent dans Mexico même.

Les journaux, de leur côté, secondent, autant qu'il est en eux, l'impulsion que le gouvernement cherche à donner au sentiment national. Tous adressent des appels au patriotisme mexicain, et lancent à l'envi l'anathème contre les envahisseurs.

Toutefois, il manque à cet élan le levier le plus puissant, surtout parmi la race espagnole: la provocation du clergé. Celui-ci, jusqu'à présent, ne paraît avoir joué aucun rôle actif dans tout cela. Il a permis, peut-être même donné quelques subsides, mais à cela s'est bornée sa part d'action. Quand à son influence sur l'esprit des populations, arme terrible qui ferait plus en un seul jour que tous les appels du gouvernement en six mois, il semble vouloir la laisser dormir dans le fourreau jusqu'au dernier moment. C'est à ce point de vue que nous condamnons l'autre jour l'intention prêtée au cabinet de séquestrer les biens de l'église au Mexique. Les secours matériels que le parti de la guerre pourra en obtenir, ne sont rien auprès de la configuration qui éclaterait de toutes parts le jour où le prêtre dépourvu se mettrait à la tête de la résistance en proclamant la guerre sainte contre un envahissement sacrilège. Aussi n'avons-nous pas été surpris de voir une correspondance de Washington démentir les bruits qui avaient couru à cet égard. (Courrier des E. U.)

A NOS ABONNÉS DE QUÉBEC.

Oh! les mille et une tribulations d'un journaliste, qui les connaît? qui peut les deviner et les comprendre? Nous étions ce matin tranquillement occupés à mettre la dernière main à notre feuille de ce jour quand le garçon arrivant de la poste nous remet une lettre de notre agent de Québec qui nous écrit: « Je me trouve assiégé par tous vos souscripteurs, qui viennent me demander la Revue de mardi dernier qu'à cette heure, 20 mai 2h. P. M., je n'ai pas encore reçue. »

Vous dire ce que nous éprouvons à une pareille nouvelle est impossible. La Revue a été mise mardi à bord du steamer Montréal. Si elle n'est pas parvenue ce n'est pas notre faute; nous le regrettons d'autant plus qu'il nous sera impossible de remplacer les numéros.

Ce contre temps vient bien mal aujourd'hui, puisqu'au lieu d'apologies, nous nous préparons à offrir à nos compatriotes de Québec nos remerciements bien sincères pour l'encouragement de plus en plus flatteur, donné par eux à nos journaux; notre liste d'abonnés grossit tous les jours dans l'ancienne capitale. Nous voulons nous rendre digne de ce bienveillant patronage, et pour cela redoubler d'efforts et d'attention. Le journal sera à l'avenir régulièrement expédié par les steamers, le jour même de la publication pour Québec et les paroisses d'en bas.

Feuilleton de la Revue Canadienne.

HISTOIRE DES GIRONDINS,

PAR M. A. DE LAMARTINE.

LA JOURNÉE DU 20 JUIN.

(Suite.)

Mais des forces imposantes paraissent dispo- nées dans la cour des Tuileries et dans le jar- din pour défendre le demeure du roi contre l'in- vasion des faubourgs. Trois régiments de ligne, deux escadrons de gendarmerie, plusieurs batail- lons de garde nationale et du canon composaient ces moyens de défense. Ces troupes indécises, travaillées par la sédition, n'étaient qu'une ap- parence de force. Les cris de : Vive la nation ! les gendarmes des insurgés, la vue des femmes tendant les bras aux soldats à travers les grilles, la présence des officiers municipaux qui mou- traient, dans leur attitude, une neutralité dédai- gneuse pour le roi, tout ébranlait le sentiment de la résistance dans le cœur de ces troupés : elles voyaient des deux côtés l'uniforme de la garde nationale. Entre la population de Paris, dont elles partageaient les sentiments, et le château, qu'on leur disait plein de trahisons, elles ne sa- vaient plus où était le devoir. En vain M. Roderer, ferme organe de la constitution ; en vain des officiers supérieurs de la garde natio- nale, tels que MM. Aclouque et de Romainvilliers leur présentaient le texte abstrait de la loi, qui leur ordonnait de renouer la force par la force. L'assemblée leur donnait l'exemple de la com- plicité ; le maire Pétion se dérobait à sa res- ponsabilité ; le roi immobile se réfugiait dans son inviolabilité ; les troupes, abandonnées à elles-mêmes, ne pouvaient tarder à se rompre devant la menace ou devant la séduction.

Dans l'intérieur du palais, environ deux cents gentilshommes, à la tête desquels le vieux maréchal de Mouchy, étaient accourus au pre- mier bruit des dangers du roi. C'étaient des victimes volontaires du vieil honneur français plus que des défenseurs utiles de la monar- chie. Craignant d'exécuter les ordres de la garde nationale et des troupes, ces gentilshommes se te- naient cachés dans les appartements, prêts à mourir plutôt qu'à combattre. Ils ne portaient point d'uniforme ; ils avaient leurs armes sous leurs habits : de là, le nom de chevaliers du poignard, sous lequel on les signala à la haine du peuple. Venu secrètement de leur provin- ce pour offrir leur dévouement désespéré à leur malheureux maître, inconnus les uns aux autres, munis seulement d'une carte d'entrée au palais, ils accouraient les jours du péril. Ils

devaient être dix mille, ils n'étaient que deux cents : c'étaient la réserve de la fidélité. Ils faisaient leur devoir sans se compter ; ils ven- geaient la noblesse française des fautes et des abandons de l'émigration.

L'attroupement, en sortant de l'Assemblée, avait marché en colonne serrée sur le Carrou- sel. Santerre et Alexandre, à la tête de leurs bataillons, lui imprimaient le mouvement. Une masse compacte d'insurgés suivait par la rue Saint-Honoré. Les autres tronçons du rassem- blement, disjointes et coupés du corps principal, encombraient les cours du Manège et des Feuil- lants, cherchaient à se faire jour en débouchant violemment par une des issues qui communi- quaient de ces cours avec le jardin. Un batail- lon de garde nationale défendait l'accès de cette grille. La faiblesse ou la complaisance d'un of- ficier municipal livra le passage ; le bataillon se replie et prend position sous les fenêtres du château. La foule traverse obliquement le jar- din ; en passant devant les bataillons, elle les salue du cri de : Vive la nation ! et les invite à enlever les baïonnettes de leurs fusils : les baïonnettes tombent ; le rassemblement s'écoule par la porte du Pont-Royal et se replie sur les guichets du Carrousel qui fermaient cette place du côté de la Seine. La garde de ces guichets cède de nouveau, laisse passer un certain nom- bre de séditieux et se reforme. Ces hom- mes, échauffés par la marche, par les chants, par les acclamations de l'Assemblée et par l'ivresse, se répandent en hurlant dans les cours du château. Ils courent aux portes principales, ils assiègent les postes qui les défendent, ils ap- pellent à eux leurs camarades du dehors, ils ébranlent les gonds de la porte Royale. L'offi- cier municipal Paris ordonne de l'ouvrir. Le Carrousel est forcé, les masses semblent hésiter un moment devant les pièces de canon braquées contre elles et devant les escadrons de gendar- merie en bataille. Saint-Prix, commandant de canonniers, séparé de ses pièces par un mouve- ment de la foule, fait porter au commandant en second l'ordre de les replier sur la porte du château. Ce commandant refuse d'obéir. Le Carrousel est forcé, dit-il à haute voix. Il faut que le château le soit aussi. A moi, canonniers, voile l'ennemi ! Il montre du geste les fenêtres du roi, retourne ses pièces et les braque contre le palais. Les troupes, entraînés par cette dé- cision de l'artillerie, restent en bataille, mais ré- pondent devant le peuple les amorces de leurs fusils en signe de fraternité et livrent tous les passages aux séditieux.

A ce geste des soldats, le commandant de la garde nationale, témoin de ce mouvement, crie de la cour à ses grenadiers qu'il voit aux fenêtres

de la salle des Gardes, de prendre les armes pour défendre l'escalier. Les grenadiers, au lieu d'obéir, sortent du palais par la galerie du côté du jardin. Santerre, Théroigne et Saint-Huruge se précipitent sur la porte du palais. Les plus téméraires et les plus robustes des hommes de leur cortège s'engouffrent sous la voûte qui con- duit du Carrousel au jardin ; ils écartent vio- lement les canonniers, s'emparent d'une des pièces, l'attachent de son affût et la portent à bras d'homme jusque dans la salle des Gardes, au sommet du grand escalier. La foule, enlar- die par ce prodige de force et d'audace, inonde la salle et se répand comme un torrent dans tous les escaliers et dans tous les corridors du château. Toutes les portes s'ébranlent ou tom- bent sur les épaules ou sous les haches de cette multitude. Elle cherche à grands cris le roi, une porte seule l'en sépare ; la porte ébranlée est prête à céder sous l'effort des leviers et sous les coups de piques des assaillants.

Le roi, qui se fait aux promesses de Pétion et aux forces nombreuses dont le palais était entouré, avait vu sans inquiétude la marche du rassemblement.

L'assaut soudainement donné à sa demeure l'avait surpris dans une complète sécurité. Re- tiré avec la reine, madame Elizabeth et ses en- fants dans ses appartements intérieurs du côté du jardin, il écoutait grommeler de loin ces masses sans penser qu'elles allaient sitôt fondre sur lui. Les voix de ses serviteurs effrayés, fuyant de toutes parts, le fracas des portes qui se brisent et qui tombent sur les parquets, les hurlements du peuple qui s'approche jettent tout à coup l'effroi dans ce groupe de famille. Elle était réunie dans la chambre à coucher du roi. Ce prière, confiant d'un geste la reine, sa sœur, ses enfants aux officiers, aux femmes de leur maison qui les entourent, s'élançant seul au bruit dans la salle du conseil. Il trouve le fidele maréchal de Mouchy, qui ne se laisse pas d'offrir les derniers jours de sa longue vie à son maître ; M. d'Hervilly, commandant de la garde constitutionnelle à che- val, licencié peu de jours avant ; le généreux Aclouque, commandant du bataillon du faubourg Saint-Marcure, d'abord révolutionnaire modéré, puis vaincu par les vertus privées de Louis XVI aujourd'hui son ami, et brûlant de mourir pour lui ; trois braves grenadiers du bataillon du faubourg Saint-Martin, Lecrosnier, Brélaud, Gossé, restés seuls à leur poste de l'intérieur dans la défection commune et cherchant le roi pour le couvrir de leurs baïonnettes, hommes du peuple, étrangers à la cour, ralliés par le seul sentiment du devoir et de l'affection, ne défendant que l'homme dans le roi.

Au moment où le roi entrait dans cette salle,

les portes de la pièce suivante, appelée salle des Nobles, étaient ébranlées sous les coups des assaillants. Le roi se précipite au devant du danger. Les panneaux de la porte tombent à ses pieds ; des fers de lance, des bâtons ferrés, des piques passent à travers les ouvertures. Des cris de fureur, des juréments, des impréca- tions accompagnent les coups de hache. Le roi, d'une voix ferme, ordonne à deux valets de chambre dévoués qui l'accompagnent, MM. Hue et de Marchais, d'ouvrir les portes. "Que puis-je craindre au milieu de mon peuple ?" dit ce prince en s'avançant hardiment vers les as- saillants.

Ces paroles, ce mouvement en avant, la sérénité de ce front, ce respect de tant de siècles pour la personne sacrée du roi suspendent l'im- pétuosité des premiers agresseurs. Ils semblent hésiter à franchir le seuil qu'ils viennent de for- cer. Pendant ce mouvement d'hésitation, le maréchal de Mouchy, Aclouque, les trois grena- diers, les deux serviteurs, font reculer le roi de quelques pas et se rangent entre lui et le peup- le. Les grenadiers présentent la baïonnette, ils tiennent la foule en respect un instant. Mais le flot de la multitude qui grossit pousse en avant les premiers rangs. Le premier qui s'é- lance est un homme en haillons, les bras nus, les yeux égarés, l'écume à la bouche. "Où est le Veto ?" dit-il en brandissant vers la poitrine du roi un long bâton armé d'un dard de fer. Un des grenadiers abat du poids de sa baïonnette le bâton et écarte le bras de ce furieux. Le brigand tombe aux pieds du citoyen ; cet acte d'énergie impose à ses camarades. Ils soulent aux pieds l'homme abattu. Les piques, les haches, les couteaux s'abaissent ou s'écartent. La majesté royale reprend un moment son em- pire. Cette foule se contient d'elle-même à une certaine distance du roi, dans une attitude de curiosité brutale plutôt que de fureur.

Cependant quelques officiers des gardes natio- nales que le bruit des dangers du roi avait fait accourir se groupent avec les braves grena- diers et parviennent à faire un peu d'espace au- tour de Louis XVI. Le roi, qui n'a qu'une pensée, celle d'éloigner le peuple de l'apparte- ment où il a laissé la reine, fait fermer derrière lui la porte de la salle du conseil. Il entraîne à sa suite la multitude dans le vaste salon de l'Œil de-Bœuf, sous prétexte que cette pièce, par son étendue, permettra à une plus grande masse de citoyen de le voir et de lui parler. Il y parvient entouré d'une foule immense et tumultueuse, il se félicite de se trouver seul exposé aux coups des armes de toute espèce que des milliers de bras agitent sur sa tête. Mais en se retournant il aperçoit sa sœur, Madame Elizabeth, qui lui

tend les bras et qui veut s'élaner vers lui.

Elle avait échappé aux efforts des femmes qui retenaient la reine et ses enfants dans le chambre du lit. Elle aurait son frère. Elle voulait mourir sur son cœur. Jeune, d'une beauté céleste, sanctifiée à la cour par la piété de sa vic et par son dévouement passionné au roi, elle avait renoncé à tout amour pour l'uni- que amour de sa famille. Ses cheveux épan- ses, ses yeux mouillés, ses bras tendus vers le roi lui donnaient une expression désespérée et sublime. "C'est la reine !" s'écrient quelques femmes des faubourgs ; ce nom dans un pareil moment était un arrêt de mort. Des forcenés s'élan- cent vers la sœur du roi les bras levés, ils vont la frapper, des officiers du palais les détrompent. Le nom vénéré de Madame Elizabeth fait re- tomber leurs armes. "Ah ! que faites-vous ! s'écrie douloureusement la princesse, laissez- leur croire que je suis la reine ! en mourant à sa place, je l'aurais peut-être sauvée !" A ces mots, un mouvement irrésistible de la foule écarte violemment madame Elizabeth de son frère et la jette dans l'embrasure d'une des fen-êtres de la salle, où la foule qui l'enferme la contemple du moins avec respect.

Le roi était parvenu jusqu'à l'embrasure pro- fonde de la fenêtre du milieu. Aclouque, Van- not, d'Hervilly, une vingtaine de volontaires et de gardes nationaux lui faisaient un rempart de leurs corps. Quelques officiers mettent l'épée à la main. "Remettez les épées dans le four-reau, leur dit le roi avec tranquillité ; cette mul- titude est plus égarée que coupable." Il monte sur une banquette adossée à la fenêtre, les grena- diers y montent à ses côtés, d'autres devant lui ; ils abaissent, ils écartent, il parent les bâtons faulx, les piques qui flottent sur les têtes de la foule. Des vociférations atroces s'élevaient confusément de cette masse irritée. "A bas le Veto ! le camp sous Paris ! Rendez-nous les ministres patriotes ! Où est l'Autrichienne ?" Des forcenés se dégageaient à chaque instant des rangs et venaient vomir de plus près des in- jures et des menaces de mort contre le roi. Ne pouvant l'approcher à travers la haie de baïon- nettes croisées devant lui, ils agitaient sous ses yeux et sur sa tête les hideux drapeaux et leurs inscriptions sinistres, les lambeaux de colottes, la guillotine, le cœur saignant, la potence. L'un d'eux s'élançait sans cesse, un pique à la main, pour pénétrer jusqu'au roi. C'était le même assassin qui deux ans plus tôt avait lavé de ses mains, dans unseau d'eau, les têtes coupées de Berthier et de Foulon, et qui les portant par les cheveux sur le qui de la Ferrière, les avait jetées au peuple pour en faire des enseignes de carnage et des incitations à de nouveaux meurtres. (A continuer.)

REVUE DE PARIS.

Paris, 1er mai 1847.

De temps immémorial on n'avait vu le mois de mai s'ouvrir si tristement. Manquant à tous les devoirs de l'usage et violant les lois de la nature, le printemps n'est pas venu au devant de lui. Ce pauvre mois de mai entre aujourd'hui dans le monde tout frileux et tout mouillé. Pas une fleur, pas un brin de lilas pour féter sa nais- sance. La verdure, qu'on attendait à Paques, est ajournée à la Trinité. Les arbres de Paris, ordi- nairement si précoces, sont loin d'être revêtus de leur parure printanière : il n'y a guère de vert que le jardin des Tuileries, où le bon exemple est donné par l'arbre du 20 mars, ponctuel comme un employé du ministère de la guerre condamné à l'exécution par la redoutable feuille d'arrivé que l'inflexible M. Martineau tient suspendue sur sa tête. On dirait que ce maronnier, célé- bre par la régularité de ses fleurs, craint d'être coupé à la racine si par négligence il s'oublie une fois à ne verdier que le 21 mars.

Les Champs-Élysées ne prêteront pas le moindre ombrage à la solennité de ce jour. Plusieurs villes de nos départements ont décidé que les fonds destinés à célébrer la fête du roi seraient employés à secourir la misère publique, et convertis en bons de pain pour les pauvres. C'est là une excellente pensée assurément, et il était impossible de féter plus dignement le royal anniversaire. Quelques philanthropes, inspirés par un zèle honorable, avaient demandé qu'on en fit de même à Paris ; mais leur requête ne pouvait être admise. Ce qui est praticable en province ne l'est pas dans la capitale ; ce qui est un bienfait ailleurs serait ici tout le contraire. Paris est une ville de luxe et de représentation ; il lui faut de pompeux spectacles pour attirer les étrangers qui contribuent largement à sa fortune. L'argent dépensé dans ses fêtes n'est pas une vaine prodigalité, c'est de l'argent placé à gros intérêts, c'est une avance qui produit cent pour cent. Le luxe ne cause de dommage qu'aux riches et fait vivre les indigents. Le tribut que paient les visiteurs, attirés par nos splendides solennités, descend jusque dans les dernières classes du peuple, et il y a du pain pour les malheureux au bout des fusées du feu d'artifice qui éclatera ce soir sur le pont de la Concorde.

Paris, d'ailleurs, est assez riche pour payer ses fêtes et secourir ses pauvres ; — la ville s'est imposé pour cette bonne œuvre un large tribut qui vient chaque mois alléger le prix du pain pour les familles nécessiteuses.

Rien ne sera donc changé au programme habituel du 1er mai. Déjà, depuis trois semaines, les Champs-Élysées sont couverts de baraques, de tentes, de pavillons. Tous les gens qui vivent de ce petit commerce et de ces petits spectacles se réjouissent de ce que leur industrie n'a pas été entravée par des conseils irrésolus. Les amateurs de théâtres cosmopolites et de pa- rades au plein vent, partageront cette allégresse ; mais ils ne retrouveront pas cette année, à sa place accoutumée, un des héros de nos fêtes for- raines, le plus fameux des hôtes dramatiques des Champs-Élysées.

A peine le sport s'était-il relevé de ses chus-

ses aquatiques du fameux steeple-chase de la Croix-de-Berny, qu'une nouvelle convocation l'a appelé dans la plaine du champs de Mars. Bien qu'ils fussent encore mouillés et brisés, les gentle- men parisiens et anglais se sont bravement ren- dus sur le terrain de manœuvres. Quelques-uns, qui étaient tombés de cheval, dissimulaient éga- rement leurs contusions avec le stoïcisme des anciens Spartiates. Ceux qui avaient fait le plongeon dans la Bièvre n'étaient pas encore bien secs. Tous les visages portaient l'empreinte des rudes fatigues qui ont signalé cette désas- treuse campagne de Berny-Market, — qui a été la campagne de Russie et la retraite de Moscou du sport. Rien ne se pouvait voir d'un aspect plus étrange et plus triste que cette grande ar- mée de la fashion ainsi défoncée et portant les traces de ses mémorables revers. Plus d'un ha- bitué des solennités chevaliques manquait au rendez-vous, car le temps rigoureux et les averse d'une pluie battante qui avaient alligé l'expédition du steeple-chase ont produit un grand nom- bre de fluxions de poitrine. Les plus heureux en ont été quittes pour des rhumes de cerveau, et comme la plupart n'étaient pas encore guéris, on entendait retentir de tous côtés, dans les tribunes, les salves quintessées d'une toux opiniâtre. Les dandys et les merveilleuses du sport sou- haient à qui mieux mieux, comme les gendarmes de la chanson. Un spéculateur aurait fait fortune s'il avait eu l'idée de faire circuler dans l'assemblée des boîtes de pâte de Regnaud. — Cependant le beau temps favorisait cette premi- ère journée des courses parisiennes, et le soleil offrait un tarif dédommagement aux enchou- mées de Berny. Malgré la confiance que méritait le ciel, la plupart des assistants, dandys et mer- veilleuses, s'étaient munis de parapluies. L'expé- rience les avaient rendus prudents, ils craignaient de voir par une subite révolution atmosphé- rique, se renouveler le désastre de leur toilette. Dieu sait ce que le turf des bords de la Bièvre, inondé par la pluie, a vu périr de frais rubans, de robes légères et de capotes délicates ? Tout l'argent du grand prix et des paris particuliers serait loin de suffire à réparer le dégât. Les élé- gantes parisiennes ont vivement regretté, ce jour- là et le lendemain, leurs frais de parure. A l'a- venir, elles se conformeront à la mode anglaise, qui veut que les dames du plus haut parage et les femmes les plus excentriques se rendent aux courses en très simple appareil — robe de mérinos, mantelet de drap, chapeau de grosse paille orné de rubans passés, ombrelle-parapluie et brode- quins à double semelle. La plupart des Angaises qui figuraient en si grand nombre au steeple-chase de Berny-Market avaient adopté ce costume na- tional.

Les courses du champ de Mars se termineront demain ; et puis dans dix jours d'ici ce sera le tour des courses de Chantilly. On annonce que cette année la fête brillera d'un éclat inaccoutumé. M. le duc d'Annamite veut, dit-on, profiter de la circonstance pour déployer le plus grand luxe dans sa splendide demeure, et rappeler, effacer même, s'il se peut, l'hospitalité magnifique et fastueuse des Condé. Le château a été restauré, l'ameublement a été rafraîchi, renouvelé en partie et augmenté de tout ce qu'exigent l'élégance et le confort. De nombreuses invitations se ré-

pandent dans le monde des élus. Une cour bril- lante peuplera sa noble demeure ; toutes les prin- cesses, tous les princes de la famille royale et Mme la duchesse d'Orléans elle-même, se ren- dront à l'appel de M. le duc d'Annamite. Pendant le séjour de ces hôtes illustres, les plaisirs et les fêtes se succéderont sans interruption ; il y aura de grandes chasses dans la forêt, des courses particulières dans le parc, et tous les soirs, con- certs, spectacle et bal.

Le duc d'Annamite, si riche et si bien logé dans son domaine de Chantilly, éclipsera faci- lement les fêtes de Lou, dont on cherche à faire tant de bruit dans les journaux belges et alle- mands. Lou est une résidence appartenant au roi de Hollande et située dans la province de Gueldre. Le prince d'Orange y va tous les ans au mois de mai faire une villégiature à grand spectacle. Toutes les trompettes de la publicité sonnent les fanfares du départ et proclament à l'avance les joies étourdissantes et les pompes extraordinaires de ce séjour. — Il y aura, s'écrie l'auteur, des classes au faucon ! — les seules qui se soient maintenues en Europe, ajoute naïve- ment la réclame princière inscrite dans les feuilles néerlandaises. Le prince d'Orange in- vite, dit-on, la plus haute noblesse de tous les pays à venir prendre part à ces divertissements. De grands seigneurs allemands et anglais ne manquent jamais de se rendre à Lou, le faucon au poing et revêtus de l'habit de classe tel que le portaient les Flamands du temps de Charles-Quint. Cela doit être assez curieux. Mais dans cette réunion d'illustres étrangers, on ne rencon- trera pas un seul gentilhomme du sport pa- risien.

Lundi dernier, la société de secours en faveur des chrétiens du Liban s'est réunie chez une de ses patronesses les plus zélées, Mme la vicom- tesse de Sully. Les lettres d'invitations, signées par Mme la comtesse de Mullerbe, secrétaire générale, avaient amené une assemblée nom- breuse et brillante, que présidait Mme la duchesse de Narbonne. L'éclat du monde aristocra- tique s'était empressée de venir témoigner son dévouement à cette noble et sainte cause qui a excité à Paris des sympathies ardentes et pro- fondes. Il y avait là un grand nombre de députés, parmi lesquels on remarquait M. Berryer, M. de Torqueville, M. de Falloux. La séance s'est ouverte par une touchante exhortation de M. l'abbé de Ratisbonne ; plusieurs discours excel- lents ont succédé aux pieuses paroles du ministre de la religion ; la poésie est venue ensuite charmer l'auditoire, qui a écouté avec le plus vif intérêt deux délicieuses pièces de vers de M. de Tragoff et de M. Hébrard. — C'était une belle et bonne journée qui portera ses fruits. Mme de Sully, sœur de l'éloquent député de Mar- seille, a fait avec sa grâce accoutumée les hon- neurs de ses salons qui s'ouvrent si souvent et si aisément pour les bonnes œuvres et pour les fêtes qui n'ont d'autre but que le plaisir.

Il y avait fête de famille lundi aux Tuileries ; — on était à la fois trois anniversaires que ra- menait le 20 avril. — La reine Marie-Amélie entrerait dans sa soixante-sixième année ; — la reine douairière, Marie-Christine, duchesse de Rianzarès et de Montmorot, dans sa quarante- deuxième, — et Mme la duchesse d'Annamite accomplissait ce jour-là ses vingt-cinq ans.

Paris attend deux étrangers de distinction : — Bou-Maza l'Arabe et l'empereur Nicolas.

Tous les ans, vers le printemps, on annonce ainsi à la curiosité publique la prochaine appa- rition de quelques étrangers illustres. Ces sortes de nouvelles fleurissent avec le lilas.

Quant à Bou-Maza, nous ne doutons pas de sa ponctualité. Les Africains sont exacts comme les Turcs et les Egyptiens. Celui-ci, d'ailleurs, est prisonnier, et on nous l'amène de brigade en brigade. Nous le verrons donc, comme nous avons vu, dans ces derniers temps, Ibrahim-Pacha, le bey de Tunis, l'ambassadeur du Maroc et tant d'autres porteurs de turban.

Vous connaissez Nicolas, qui, comme le Sa- turne des Carthaginois, dévore ses enfants à la douzaine ; cet autocrate de toutes les Russies, qui s'est paternellement couvert de plus de cri- mes contre l'humanité qu'il n'en faudrait pour peupler tous les bagnes de l'Europe ; ce Kalmoul- fardé de civilisation, qui barbote depuis seize ans dans le sang de la Pologne et trépigé de joie, comme un tigre, avec les lambeaux de ce no- ble peuple ; ce prince mal élevé, qui, depuis la même époque, nous poursuit de ses sarcasmes, de ses outrages, et qui, montrant à un de nos compatriotes, une lettre jaunie et non déca- chetée, lui disait insolemment : "Tenez, voilà le cas que je fais de votre prétendu roi ; je n'ouvre même pas sa correspondance."

Eh bien ! cet excellent Nicolas, cet amour d'autocrate, nous arrive avec les fleurs de mai, le fait est certain. Je dis plus, sa venue nous comble d'orgueil et de joie ; à ce point que, dès aujourd'hui — historique — nous nous occupons de pourvoir non-seulement à sa sécurité, mais à ses passe-temps. Ainsi, par exemple, des offi- ciers d'état-major ont déjà été envoyés à Cam- piègne et à Fontainebleau, pour reconnaître la- quelle de ces deux localités se préterait le mieux à la formation d'un camp de trente mille hom- mes, que S. M. I. pourra faire manœuvrer cha- que matin, à l'effet de se procurer de l'appétit. De plus, tous les Polonais qui habitent Paris se- ront éloignés à trente lieues de la capitale, où ils ne pourront rentrer, sous aucun prétexte, aussi longtemps que leur doux maître daignera nous honorer de sa présence. Enfin, on désigne celui de nos princes qui sera chargé d'aller re- cevoir le potentat russe à Strasbourg, de le con- duire à Paris à travers l'Élité de nos troupes dont les bataillons seront échelonnés d'avance sur toute la ligne.

Deux procès ont fortement occupé l'attention du monde parisien pendant la semaine dernière et le palais de justice avait vu la foule accourir aux débats de ces deux affaires. Dans l'un de ces procès, c'était une Ariane abandonnée de- mandant une pension à un notaire royal, — et très royal, — qui lui avait donné congé pour se marier après un long célibat. D'autre part, c'é- tait l'héritier d'un nom illustre qui, après avoir épousé une opulente dot, se voit menacé d'une séparation de biens. On accusait ce mari de prodigalité sous prétexte qu'il est membre du jockey-club ; et à ce propos l'avocat a édifié les juges par de précieuses documents sur ce cercle élégant, beaucoup trop vanté et beaucoup trop calomnié.

Le jockey-club a été fondé en 1834 sous le titre de Cercle d'encouragement pour l'amélior-

ation des races de chevaux. Ses fondateurs étaient au nombre de quatorze, en tête desquels se trouvaient M. le duc d'Orléans, M. le duc de Nemours, M. le comte de Cambria, M. le prince de la Moskowa, M. Rieuosce et M. Charles Lafitte. Il y a déjà, vous le voyez dans ces noms, une garantie de modération et de sagesse. Maintenant voici les frais qu'entraîne l'affiliation à cette société ruinée : — On paie 500 fr. d'en- trée et 200 fr. pour les fonds des prix de course ; — cette première dépense une fois faite, on verse chaque année 150 fr. comme souscripteur à l'abonnement du club. — 150 fr. ! voilà ce qu'il en coûte pour avoir ses entrées dans cette splendide demeure, pour prendre part à ce luxe oriental, pour s'asseoir à ces festins de Balthazar, à ces étourdissants banquets qui se paient à Paris 5 fr. par tête ! — Les bons habitués du Palais sont restés ébahis à ces révélations. Ils se figu- raient que, pour être du jockey-club, on ne pouvait guère s'en tirer à moins de 2 ou 300,000 fr. par an. — Cinquante écus ! Il n'y a pas de bourgeois du Marais qui, bon an, mal an, ne dépense plus que cela au café Turc.

On s'occupe en ce moment de fonder un nou- veau cercle qui s'intitulera "Cercle politique," et qui surpassera en splendeur comme en impor- tance tous les établissements de ce genre que Pa- ris possède déjà en si grand nombre. Le Cercle politique occupera le premier étage du bel hôtel situé au coin des rues Castiglione et de Rivoli, parallèlement au ministère des finances. Cet hôtel appartient à un opulent propriétaire, M. de B... , ancien agent de change, aujourd'hui un de nos artistes les plus distingués, renommé par son talent comme peintre, et par sa ressemblan- ce extraordinaire avec un auguste personnage.

Nous avons les routs du matin, les matinées musicales et les matinées dansantes ; voici un autre centre de récréation matinale qui vient aug- menter les plaisirs d'un monde oisif et curieux : — M. Gannal continue ses matinées d'exhuma- tion, qui attirent un assez grand concours d'a- mateurs.

Ce genre de spectacle, cet étrange divertisse- ment, menace de devenir à la mode ; on com- mence à rechercher avec quelque empressement les invitations de M. Gannal, qui écrit l'autre jour encore aux personnes de sa société :

"Monsieur, — ou madame, — il me sera agréable de vous voir assister à une exhuma- tion qui se fera mercredi prochain, 21 courant, à deux heures très précises après midi, au ci- metière de Châtillon."

La première fois, c'était au Père-Lachaise ; cette fois, c'est dans un cimetière de village ; le lieu de la scène était changé. Il faut varier ses plaisirs. Ne sommes-nous pas en la saison de promenades champêtres ? Une petite villégiature sépulcrale n'est pas à dédaigner par le beau temps. D'ailleurs l'exhumation de mercredi der- nier avait quelque chose de poétique et de ro- manesque. Il s'agissait d'une jeune fille de dix- sept ans, morte en sa douce fleur printanière, et dont la candide beauté s'était conservée pure et sereine, grâce à l'élixir du célèbre embaujour. — Il avait foule à cette partie de campagne fu- nèbre et mélancolique.

EUGÈNE GUYOT, (Pierre Durand.)